

Le zine comme forme multiple de micro-récit et comme outil de réparation dans une pratique collaborative du bavardage

Marie Samuel Levasseur

Université du Québec à Montréal

Être ici et raconter

Je suis ici, je crée et je raconte parce que les Premières Nations, les Inuits et les Métis établi·es sur les territoires non cédés partout où nous marchons ont gardé et protégé la Terre. Grâce aux bons soins de la Nation Kanien'kehá:ka qui continue de défendre la protection des espèces, nous avons pu tenir un colloque, nous rassembler et partager nos savoirs sur ce précieux lieu connu sous le nom de Tiohtiá:ke en Kanien'kéha et de Mooniyang en Anishinaabemowin. Lire les histoires de ces Peuples nous apprend que nous venons tous d'endroits différents et que de chacun de ces différents territoires proviennent des histoires multiples.

Je suis ici, je crée et je raconte parce que des personnes ont construit le bâtiment dans lequel nous nous sommes réuni·es et parce que des personnes le nettoient, lavent les planchers et vident les poubelles chaque jour. En tant que mère d'une enfant en situation de handicap, des personnes prennent soin de mon enfant dans le point de service de son école, au centre de réadaptation et à l'Hôpital de Montréal pour enfants, ce qui me permet d'avoir une pratique comme artiste-chercheuse et d'avoir pu participer au colloque de 2022 d'où découle ce texte. Être ici, créer et raconter est un privilège. Amplifier la voix des personnes invisibilisées et perpétuer la mémoire des personnes effacées et disparues est un devoir.

La méthodologie du bavardage

Je poursuis une pratique pluridisciplinaire collaborative autour de laquelle gravitent des conversations, des [micro-actions](#) et des [micro-récits](#). Cette pratique est quotidienne, faite de petits ouvrages et de petites histoires, suivant une méthodologie de travail que je qualifie de « bavardage ». Le bavardage est une façon à la fois de créer et de théoriser, mais aussi un mode de résistance aux contraintes de tous les jours. Être mère d'une enfant en situation de handicap requiert beaucoup de labeur, de moments loin de l'atelier. Mes situations de vie m'ont amenée à développer une pratique d'art et de vie confondus pour parvenir à concilier les temps et les espaces que j'habite. Pour me réapproprier ces temps et lieux, je réalise des micro-actions : cacher de petits zines un peu partout ; rédiger des messages au glaçage sur gâteau ; écrire dans les panneaux d'électricité ; insérer de petites photos dans les magazines des salles d'attente ; pirater des fonds d'écran. Chaque acte du quotidien et chaque lieu est désormais traversé par l'art.

Le bavardage me permet de (sur)raconter à tort et à travers, et d'embrasser la contradiction de mes récits de vie. Je peux sans cesse recommencer depuis le début et ne jamais aller au bout des choses. La bavarde est celle qui révèle et qui connaît les secrets. Elle est dans la marge, crainte autant que méprisée parce qu'on pense qu'elle en dit trop et que c'est dangereux. Parce qu'elle raconte n'importe quoi. Elle va dans tous les sens : temps, lieux protagonistes sont fluides (comme est fluide la mémoire brisée). Ses histoires résistent à toute finalité ou linéarité. Comme le disait bien l'autrice Suzanne Lamy dans son recueil *D'elles*, « Fenêtre, béance, échappatoire, exutoire, le bavardage peut être un moyen de découverte, de révélation de soi-même. » (Lamy, 1979 : 32) Depuis ma petite enfance, je suis « l'artiste » de la famille. J'ai toujours pu m'en tirer sous ce couvert, révélant même les maltraitances que mes sœurs et moi vivions en faisant des dessins un peu trop révélateurs. Et comme pour la bavarde, on dit de l'enfant qu'elle a de l'imagination... une vraie petite artiste qui imagine des choses. L'indicible est au cœur de ma pratique et de ma vie depuis l'enfance. J'explore les possibilités du « cacher pour révéler » et du « tenter de dire ce qui ne peut être dit ». Pour se faire, le livre est un outil parfait qui possède à la fois la capacité de cacher et celle de révéler.

Pour comprendre ma méthodologie ainsi que les paramètres de l'exposition « Les Bavardes », il me faut situer l'indicible. L'indicible est cette béance, dont on ne peut parler – parce que ça ne se dit pas ou parce qu'on ne peut le raconter –, limitée par nos langages qui ne parviennent pas à rendre compte de ce qu'on a réellement vécu. À cet égard, la chercheuse en travail social Catrina Brown explique que « les récits traumatiques fragmentent la mémoire des événements et révèlent les dangers de parler et de cacher en même temps. » (Brown, 2013 : 1) J'ai usé d'une analogie, notamment lors d'une entrevue réalisée pour la Fabrique culturelle, que je reprends ici : L'indicible agit comme une grosse pierre qui aurait été posée pour bloquer le cours d'un ruisseau. Bien que le courant principal soit coupé, l'eau parvient à s'infiltrer dans les pourtours, dans des sillons inattendus, et à créer inévitablement de nouveaux chemins, ses proches chemins, se scindant en des cours d'eau miniatures et multiples. La parole ne peut annihiler l'indicible, mais elle s'infiltrer subrepticement et sait trouver des témoins.

Ainsi, je mets à l'œuvre la méthodologie du bavardage tant dans des installations, des vidéos, des micro-actions et des micro-récits (zines). J'y relate, de manière détournée ou rompue, des expériences personnelles vécues depuis l'enfance et j'aborde des thèmes comme la violence envers les femmes, la violence envers les enfants, l'enfance malheureuse, le handicap, le complexe industriel médical, les relations familiales, la parentalité non conventionnelle. La méthodologie du bavardage est l'évitement du « prendre de front » puisque les béances laissées par les expériences traumatiques, le récit unifié – comme le nomme Pierre Bourdieu – sont voués à l'échec. Ici entre en scène le zine, cet objet de la multiplicité et du petit récit qu'on passe au suivant.

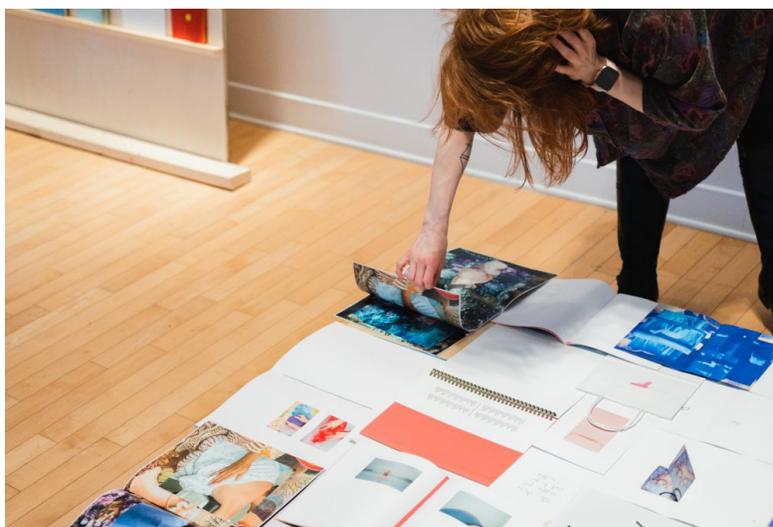
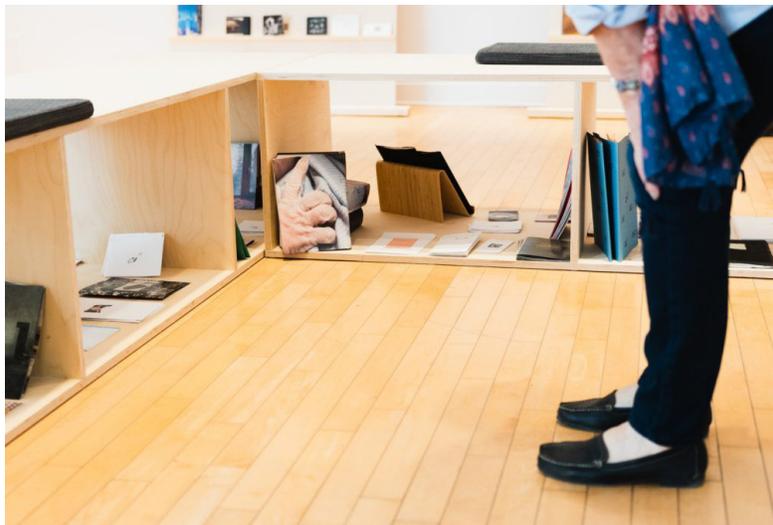
User d'un zine dans une pratique collaborative du bavardage créatif s'est d'abord fait sous la forme de dialogue de l'amitié, avec des personnes en qui j'avais confiance. J'ai dans un second temps cherché des moyens de partager mes histoires auprès d'un plus grand public, et avec qui je souhaitais établir une relation égalitaire. Je crois que l'art collaboratif peut être une force de transformation pour consolider une communauté et améliorer le bien-être des personnes. C'est ainsi qu'est née l'idée de l'exposition participative « Les Bavardes ».

Le projet d'exposition collaborative « Les Bavardes »

L'exposition « Les Bavardes » a été présentée à la Galerie d'Outremont (membre du réseau des Maisons de la culture), du 7 avril au 29 mai 2022.



Crédit photo : Marie Samuel Levasseur



Crédit photos: Marie Samuel Levasseur

L'installation « Les Bavardes » est formée de mobilier en bois, présentant une esthétique très « *Do-It-Yourself* » qui rappelle les librairies de zines. L'espace de la galerie est habité de bancs-bibliothèques, d'étagères, d'une très grande table de travail et de projections vidéo. Une partie de la pièce et de l'installation est peuplée des zines autobiographiques que j'ai créés, soit environ 70 petits livres en plusieurs exemplaires chacun. Une autre partie est constituée d'un espace de type atelier pour permettre aux citoyen·nes de créer et déposer leurs zines dans l'installation. Des feuilles A4 pliées en un zine classique de huit pages et des crayons noirs étaient offerts en tout temps. Une projection évolutive rend compte de tout ce qui est produit dans l'espace au fil des semaines: extraits de nos zines, actions spontanées performées par les citoyen·nes, mains qui s'activent. Le confort et l'accessibilité ont été pensés pour procurer un sentiment de bien-être au plus grand nombre possible de citoyen·nes. En concevant l'exposition, le mobilier et la scénographie, je caressais le rêve que ma fille puisse visiter et participer. Ce fut le cas. L'accessibilité est une question d'amour et d'hospitalité en vérité.



Crédit photo : Marie Samuel Levasseur

La Galerie d'Outremont est adjacente à la bibliothèque Robert-Bourassa. Durant les deux mois d'exposition, « Les Bavardes » agissait comme un miroir déformé de la bibliothèque. Les citoyen·nes pensaient parfois entrer dans une continuité étrange de la bibliothèque, une version où l'on peut tout déplacer, où l'on peut parler et écrire.

L'approche adoptée pour cette exposition et pour la méthodologie du bavardage propose des situations qui détournent les rôles sociaux usuels et les rapports de pouvoir entre artiste et citoyen·ne en offrant l'espoir d'une vie et d'un quotidien qui seraient traversés par l'art et non le contraire. Durant les deux mois d'exposition, j'ai été présente sur place plusieurs jours par semaine pour bavarder. La participation et la prise de parole plurielle des citoyen·nes dans un espace public dédié à la présentation d'idées et d'histoires était non sans rappeler les lieux communautaires et les centres associatifs. J'ai tenté de favoriser le plus possible la participation et le sentiment de bien-être des citoyen·nes en agissant comme une témoin active : toujours à l'écoute de leurs histoires. Au fil des semaines, les citoyen·nes pouvaient voir évoluer l'installation et observer concrètement l'impact de leur participation dans le lieu, mais aussi auprès des autres participant·es.

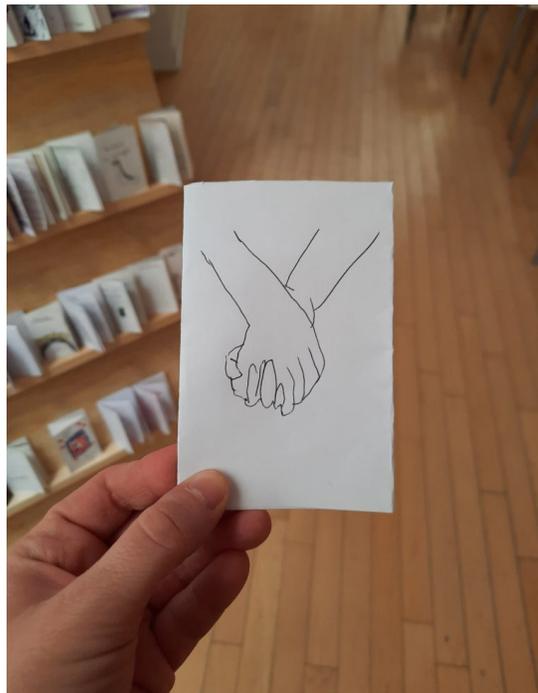
Plus les citoyen·nes sont invité·es à prendre la parole dans des lieux publics, plus on leur offre des espaces alternatifs pour trouver leurs propres façons de s'exprimer, plus ces citoyen·nes développent un langage et des réseaux pour parler des enjeux publics qui les touchent au quotidien. Pour avoir éprouvé cette méthodologie dans des contextes de stations de création de zines par exemple, je remarque combien elle permet de libérer la parole des participant·es et de dénouer certains tabous. Parler, discuter de tout et de rien, tout en sachant qu'il est question de « ce qui ne se dit pas », ouvre la voie (et la voix) à une prise de parole nouvelle.

Les trois catégories de publics les plus participatifs ont été les enfants, les personnes âgées et les familles de nouveaux·elles arrivant·es. Pour plusieurs, ce projet a permis de briser l'isolement. Une vingtaine de groupes scolaires ont visité l'exposition en ma compagnie.

J'ai rapidement compris que les enfants étaient très à l'aise de naviguer autour de l'indicible puisque leur quotidien en est rempli. Lors de leurs visites, je me devais de jouer un rôle de protection de leur parole. En conversant et donnant de petites tâches aux enseignant·es et aux parents, je permettait aux enfants d'être spontané·es et authentiques dans leurs questions et leurs créations. Les personnes âgées, surtout les femmes, sont de très bonnes bavardes. Elles se confient souvent plus qu'elles ne mettent sur papier. Leurs histoires sont orales et elles sont intéressées par les détails des miennes. Les familles de nouveaux·elles arrivant·es sont ravies de participer à une activité qui leur laisse une certaine autonomie. Des familles sont revenues chaque dimanche pendant toute la durée de l'exposition.

Pour moi l'acte de se taire, le non-dit, est une action en soi. C'est un geste de résistance. Le refus de parole et les silences sont très révélateurs. Certaines personnes m'ont expliqué très précisément pourquoi elles ne souhaitaient pas participer ou réaliser un zine. Il s'agissait là d'un intrigant retournement de situation, où le geste de se taire passait par une parole libérée.

Le zine propose un geste créatif ancré dans une économie de moyens près du craftivisme. Dans l'installation, les moyens étaient limités, le plus limité possible même. Vivre le syndrome de la page blanche, s'inspirer des livres de l'artiste ou s'inspirer des autres menait à une sorte de dialogue entre les personnes et les zines qu'elles laissent. Cette relation d'échange ouvrait à la révélation. Les participant·es entraient rapidement dans des sujets très personnels liés au trauma. En usant des mêmes stratégies que celles dont j'usais moi-même, elles avaient conscience que n'importe qui pourrait lire leurs zines, enfant comme adulte, et prenaient cette responsabilité au sérieux. Puisque je dévoilais des secrets dans mes zines, plusieurs présentaient une volonté de me rendre la pareille.



Crédit photo: Marie Samuel Levasseur

Environ 800 zines ont été réalisés en avril et mai 2022. À la fin de l'exposition, 400 zines avaient été déposés pour de bon dans l'installation. J'ai lu et relu avec attention chacun de ces 400 zines. Pour pratiquement chacun de ces zines, je conserve le souvenir de la conversation qui l'a accompagné.

J'ai classé les 400 zines en 16 catégories distinctes :

1. La mort, soit d'un grand-parent, d'un enfant, ou de la mort qui est une réalité imminente
2. Être de la neurodiversité ou être parent d'enfant neurodivergent, être médicamenté en lien avec sa neurodiversité
3. La violence qu'on a subie dans l'enfance
4. La tristesse chez les autres
5. La fatigue, l'épuisement
6. La solitude
7. Les masques, la pandémie
8. Les interventions médicales, le handicap, la maladie
9. La guerre, les armes
10. Le pays d'origine et les histoires de déplacement
11. La parentalité
12. Les allégories, les devinettes
13. La nature, la terre, la pollution
14. Des abstractions
15. Les personnes et les animaux aimés
16. Le décès de Guy Lafleur (une nouvelle très présente dans l'actualité à ce moment)

« Qu'est-ce qui importe? De quoi avons-nous peur? Qu'est-ce qui nous fait vivre? » (Legentil, 2022) Autour de ces thèmes, est peut-être né un contrepublic, qui bouscule les relations de pouvoir, comme une « scène alternative » du zine, singulière et plus ou moins éphémère qui s'est formée lors de cette exposition participative. Parce que « l'acte de prendre la parole, de témoigner d'une expérience, même si incomplète ou incohérente [...], l'emploi du « je » et des témoignages personnels permet à l'individu ou au collectif de stimuler l'empathie des lectrices et de créer des liens de solidarité avec le lectorat » (Pagé, 2014) de ce que je nomme ici « le contrepublic ».

Archives matérielles et immatérielles

Me retrouver avec 400 zines créés lors de l'exposition soulève des questions d'ordre éthique. Le pacte de la participation sous-tendait le dépôt du zine ainsi que le fait que quiconque visitant l'exposition puisse le lire. L'existence et la diffusion des zines se limitaient au contexte même de l'installation. Le bavardage étant au centre de la relation entre les citoyen·nes et moi, je me retrouve également à conserver des histoires (plutôt que des objets) et je me dois de tenir compte de l'intangible de ces archives.

C'est pourquoi je compte conserver d'une part les 400 zines qui m'ont été confiés, mais également faire un travail de mémoire autour des histoires qu'on m'a livrées. La circulation des histoires est une forme de préservation et c'est pourquoi une suite du projet, s'il en est une, devra se poursuivre en suivant toujours une méthodologie du bavardage, cette fois peut-être plus ancrée dans un *storytelling* multibiographique. Ce projet sera réalisé lors d'une résidence de création à [Daimôn](#), un centre d'artistes autogéré situé à Gatineau, en 2023.

Bibliographie

- BOURDIEU, Pierre (1986), « [L'illusion biographique](#) », *Actes de la recherche en sciences sociales*, n^{os} 62-63, p. 69-72, [En ligne].
- BROWN, Catrina (2019), « [Women's narratives of trauma: \(re\)storying uncertainty, minimization and self-blame](#) », *Narrative Works*, vol. 3, n^o 1, p. 1-30, [En ligne].
- LAMY, Suzanne (1979), *D'elles*, Montréal, Les éditions de l'Hexagone.
- LEGENTIL, Danielle (2022), « [Marie Samuel Levasseur, Les Bavardes: de failles et de lumière](#) », *Vie des Arts*, n^o 267, Été 2022, [En ligne].
- PAGÉ, Geneviève (2014), « [L'art de conquérir le contrepublic les zines féministes, une voie/x subalterne et politique?](#) », *Recherches Féministes*, vol.27, n^o 2, p. 191-215, [En ligne].

Médiagraphie

- SAMUEL LEVASSEUR, Marie (2022), propos recueillis lors de l'exposition *Les Bavardes* à La Galerie d'Outremont, « [Le bavardage de Marie Samuel Levasseur](#) », *La Fabrique Culturelle*, [En ligne].
- Site internet de Marie Samuel Levasseur : www.mariesamuel.com.